

XVIII

LA PROSPÉRITÉ EST A SON COMBLE.

Il n'était prospérité pareille à celle du *Diable Vert*. Tous les événements privés ou publics, les baptêmes, les anniversaires, les mariages, les enterrements, les affaires qui se traitaient, le tirage au sort, les élections, les fêtes, tout lui amenait du monde. On buvait chez lui aux nouveaux-nés, aux fiancés, aux mariés, aux jubilaires, aux succès, à l'amitié, à la convalescence; il voyait les querelles, les brouilles et les réconciliations; il n'y avait pas de marchés conclus sans lui; pas de réjouissances sans lui; on entraît chez lui en allant au travail aussi bien qu'en revenant du travail, et on passait chez lui les journées qu'on ne travaillait pas.

La gêne et la misère même lui payaient tribut, car les plus malheureux ne manquaient pas d'aller lui

demander l'illusion et l'oubli. Il absorbait l'énergie et la substance de Thorinnes comme une tumeur absorbe la substance et l'énergie du corps dans lequel elle se développe et qui dépérit à mesure qu'elle devient plus énorme.

Cela durait depuis bien des années. Il y avait eu, déjà, grâce à lui, bien des calamités et des souffrances. Des maux inconnus avaient fait leur apparition. Le malaise général augmentant sans qu'on en vît la cause — car les esprits saisissent difficilement les rapports les plus simples — soufflait dans les cœurs le mécontentement et la haine.

La papeterie et les carrières chômaient depuis des semaines.

La faute à qui? Les ouvriers avaient trouvé qu'on leur demandait trop de travail pour leur argent; les patrons, que les ouvriers exigeaient trop d'argent pour ce qu'ils faisaient. La concurrence croissait, et la main-d'œuvre coûtait plus cher. On s'était entêté, des deux côtés, et c'était la grève, c'est-à-dire la flânerie ou les promenades tapageuses, les rassemblements sur la place, le besoin et la discorde à la maison où les femmes, qui n'entendent rien à la politique, se lamentaient ou récriminaient.

On tenait des meetings où des messieurs venaient faire des discours qui paraissaient sans réplique, mais qui ne faisaient pas beaucoup bouillir la marmite. N'importe! tout irait bien plus tard et on pouvait bien souffrir un peu et se serrer le ventre en attendant.

Oui, mais la faim, ce n'était rien ! Ce qui était insupportable, c'était ce découragement, ce dégoût de la résistance où l'on tombait lorsqu'on avait digéré les beaux discours, lorsque les promesses et les assurances dont ils étaient pleins se fondaient comme des rêves.

On serait, alors, devenu aussi lâche que les femmes si l'on n'avait retrouvé, au *Diable Vert*, la source du courage et des illusions : l'esprit de résistance semblait couler de ses flacons, planer dans son atmosphère avec les parfums subtils et grisants. On allait s'y retremper : elle rendait la décision et la foi. L'on s'endettait chez l'épicier et chez le boulanger pour lui porter les derniers sous tirés des fonds de résistance et lui acheter l'assurance du bonheur et du bien-être futurs.

Tout a une fin. Les fonds de résistance eux-mêmes ne furent bientôt plus qu'espérance et promesses. Les poches se vidèrent tout à fait. Les grosses mains en sortaient, naguère, pleines de monnaie. Les derniers sous s'espaçaient maintenant dans leurs paumes. C'étaient les dernières gouttes, les dernières cartouches du soldat, les dernières gorgées d'eau du naufragé. On se les ménagea. Enfin, il n'y eut plus rien et l'on comprit qu'on n'aurait plus à boire.

Cela, plus que le reste, parut injuste, insupportable.

Puisque tout le monde faisait crédit, pourquoi le *Diable Vert* faisait-il payer comptant ? Il savait

pourtant bien qu'on ne pouvait pas se passer de sa marchandise, maintenant surtout !

Qui leur avait donné l'habitude, le besoin de boire, si ce n'était lui ? Voilà combien de temps qu'ils lui apportaient la crème de leurs salaires, qu'ils l'enrichissaient de tout ce dont ils pouvaient se priver ; n'avaient-ils pas payé tout son luxe, depuis les pierres de la façade jusqu'aux bijoux de Madame ? Ne l'avaient-ils pas comblé de richesses ?

Et maintenant, parce qu'ils étaient dans la peine, qu'ils avaient besoin de lui, il rechignait ? Il faisait grise mine, depuis deux jours, à ceux qui parlaient seulement de payer le lendemain, alors qu'avec tous les sous qu'ils lui avaient apportés ils auraient pu continuer la grève aussi longtemps qu'ils auraient voulu ? Il avait osé afficher, au milieu de sa grande glace, la vieille facétie insultante :

Crédit est mort !

Les mauvais payeurs l'ont tué !

Et Monsieur avait défendu à Norbert de verser à ceux qui n'étaient pas d'avance leurs sous sur la table.

Ils s'irritaient en pensant que demain, après-demain, ils seraient tous également à sec, et ceux qui avaient encore de l'argent déclaraient qu'ils ne

paîraient plus tout de même parce qu'il était honteux de traiter ainsi des clients. Mais ils avaient beau crier et taper sur les tables, Norbert s'en tenait à ses instructions.

Collet qui, depuis la mort de Mathus, passait pour l'un des hommes les plus solides des carrières, ayant proclamé qu'il saurait bien se servir lui-même, et ayant fait mine de porter la main à une bouteille du comptoir, avait aussitôt été mis dehors par Monsieur et Norbert.

Seulement, il s'était élevé alors de tels grognements que, lorsque Collet était rentré, Norbert lui avait servi sans rechigner un grand verre de genièvre, et les autres en avaient obtenu autant.

Monsieur semblait mis à la raison, bien qu'il eût envoyé coucher les servantes, que Madame se fût majestueusement retirée, et que le service, confié au seul Norbert, ne marchât plus qu'avec une lenteur témoignant d'une mauvaise volonté déclarée.

Le lendemain, ce fut bien une autre affaire !

Les premiers qui arrivèrent devant la distillerie trouvèrent porte de bois. C'était l'heure pourtant où Norbert balayait la salle, où, par ces jours d'hiver, les grosses lampes s'allumaient.

Ils frappèrent et attendirent. Rien ne bougeait. D'autres arrivèrent ; ils parlaient haut et on devait bien les entendre ! Mais le jour venant, ils aperçurent, collé sur la porte, un petit papier sur lequel

il y avait de l'écriture, et, en regardant de près, ils purent lire les mots qui y étaient tracés :

FERMÉ

POUR CAUSE DE MAUVAISE PAIE

Ils n'en purent d'abord croire leurs yeux. Il leur fallut relire l'avis deux fois.

Sans doute, ils avaient été révoltés quand les patrons avaient parlé de rogner les salaires; mais ceci les révoltait davantage! Fermer les ateliers, les chantiers, passe! Mais fermer le *Diabie Vert* et par ce temps — car une pluie persistante tombait et ils pataugeaient dans une boue glacée — c'était trop fort! Pas de travail et pas de goutte à la fois, alors?

Où allaient-ils se réfugier, maintenant? Où se réchauffer, se reconforter, refaire provision de courage? Comment allaient-ils passer toute la journée si le lumineux et chaud asile ne s'ouvrait pas?

Mais peut-être n'était-ce qu'une menace pour les éprouver. Quelqu'un proposa d'aller manifester chez les patrons. Cela ferait passer le temps, et pendant la promenade, la distillerie s'ouvrirait.

Ils se mirent piteusement en marche, dans la crotte, sous l'averse, en rangs mal formés, traînant les pieds. D'ordinaire, quand ils allaient ainsi manifester, ils avaient soin de se mettre un peu d'entrain dans le gosier; ils marchaient alors



Ils se mirent piteusement en marche (page 132).

allègrement et chantaient. Cette fois, ceux qui voulurent chanter ne trouvèrent pas d'écho; la route leur parut démesurément longue; ils passèrent presque silencieusement devant la papeterie fermée, et les carrières leur parurent au bout du monde.

Quand ils pensaient à la goutte, au verre dont le contour familier s'appliquait à leurs lèvres, ils éprouvaient un désir fou de goûter encore la saveur brûlante, le coup de chaleur de l'alcool vidé d'une gorgée.

La privation les mettait au supplice. Ils revinrent à grands pas, sûrs, tant leur désir était ardent, de trouver la distillerie ouverte : on avait voulu leur faire une farce, mais c'était fini, certainement, à cette heure.

Ils chantaient de plaisir en débouchant sur la place. Mais les voix s'éteignirent tout à coup, lorsqu'ils aperçurent la porte et les volets toujours clos, le petit papier toujours à sa place, impitoyable comme un arrêt de justice.

Ils frappèrent encore, en vain. Pour les narguer, le grand Diable en zinc, visible maintenant qu'il faisait grand jour, se versait toujours, de son air gourmand, un grand jet de liqueur dorée dans sa coupe, et des gouttes de pluie qui en débordaient rendaient plus aiguë la tentation.

Ils protestaient tumultueusement, demandaient de quel droit le *Diable Vert* les laissait dehors. N'était-ce pas une suprême injustice? Car, enfin,

s'ils étaient en grève, le ventre vide et sans le sou, à qui la faute ?

S'ils n'avaient plus de goût à rester chez eux comme autrefois, si les femmes bougonnaient, si les enfants pleuraient, à qui la faute ?

Si les patrons s'étaient fâchés contre eux, en les traitant d'ivrognes ; s'ils étaient en loques et affamés, à qui la faute, sinon à lui qui s'était engraisé de tout ce qu'ils avaient perdu ?

Et, pour quelques méchants verres qu'ils n'avaient pas payés, mais qu'ils païraient sûrement, il pourrait les laisser là, sans boire, aussi longtemps qu'il voudrait ? On allait un peu voir ça !

Il y en avait qui parlaient même d'aller chercher le garde champêtre, d'aller réclamer chez le bourgmestre !

Ils sentaient la grande place qu'occupait dans leur existence ce *Diable Vert* auquel ils avaient sacrifié l'amour du foyer, le bonheur de la maison, la paix du ménage, la dignité du travail et combien leur vie allait devenir vide, sombre, désolée sans lui.

Qu'allaient-ils faire, mon Dieu ! Retourner à la besogne, se mettre à la merci des patrons ? Ou, ce qui les effrayait encore plus, rentrer chez eux, pour y rester face à face avec leur détresse ?

A cette idée, ils devenaient furieux, s'emportaient, injuriaient Monsieur, Madame, Norbert, les servantes, le *Diable Vert* lui-même, soulageaient leur rage en envoyant des coups de poing dans les

volets, des coups de pied dans la porte, en réclamant à boire comme on réclame un droit !

Collet était plus monté que les autres parce que, arrivé le premier, il y avait plus longtemps qu'il était là. Il avait toujours sa masse qu'il portait sur l'épaule pour paraître redoutable aux patrons, et pour se défendre si les gendarmes, qui gardaient les ateliers, l'avaient attaqué. Il entendit Trémolle, un petit trieur de chiffons, très rageur toujours, qui criait :

— Ils mériteraient qu'on enfonce la porte !

D'autres répétaient :

— Oui ! oui ! enfongons la porte !

Cela lui parut bon, et il ne voulut laisser à personne l'honneur de le faire.

— Attention ! cria-t-il en se reculant pour prendre de l'élan.

On s'écarta. La masse tournoya et un des panneaux de la porte vola en éclats avec un grand bruit. Une acclamation de joie s'éleva :

— Bravo ! Collet, courage fieu !

Collet avait du courage à revendre quand il s'agissait de taper. D'autres avaient ramassé une poutre et tous ensemble en battaient déjà la porte comme d'un bélier. C'était de la menuiserie moderne, plus décorative que solide : elle ne résista guère.

Tout céda avec de grands craquements, un grand tintamarre de vitres brisées. Collet passa sur les débris et entra ; les autres, poussés par ceux qui étaient derrière, le suivirent.

Une fois entrés, ils furent d'abord surpris par l'obscurité et se mirent à frapper sur les tables, à appeler le patron, Madame, Norbert, les filles, à réclamer de la lumière. Trémolle, ayant trouvé la manivelle à l'aide de laquelle on remontait les volets, la tournait fiévreusement. Le jour pénétra : ils acclamèrent la lumière et Trémolle.

Cependant, aucun des habitants de la distillerie ne se montrait. Leur idée de la veille leur revint :

— Si on ne veut pas nous servir, il faut nous servir nous-mêmes.

Le désir d'empoigner les flacons et les verres, de se verser largement, sans compter, devenait irrésistible : mais qui commencerait ? Ils aperçurent soudain Bonsort, conducteur d'un moulin à papier, qui, debout sur une table, montrait une bouteille et un verre plein en criant :

— A la santé de la compagnie !

Ils lui tendirent des verres. Il les remplit à la ronde. Alors tous choisirent des bouteilles, et à peine eurent-ils bu que leurs scrupules tombèrent.

Ils ne faisaient pas de mal, n'est-ce pas ? Ils païraient plus tard. Du reste, Monsieur et Norbert n'avaient qu'à descendre, et puis, ça leur apprendrait ! Tous se réjouissaient en pensant à la mine qu'allaient faire le gros homme et son garçon.

Cependant, ni Monsieur, ni Norbert, ni personne ne donnait signe de vie. Ce n'était pas faute d'entendre le tapage, évidemment.

Où se cachaient-ils ? Pourquoi ne paraissaient-ils



Ils aperçurent soudain Bonsort... (page 136).

pas? Étaient-ils morts? Le bruit d'un accident comme on en lit dans les journaux, d'une asphyxie, peut-être, courut et prit consistance dans les cervelles déjà troublées par l'ivresse.

Où étaient-ils passés? Il fallait les appeler, aller les chercher.

Parcourir la maison! Aller découvrir les somptueux appartements particuliers que la rumeur publique attribuait à Monsieur et à Madame, c'était encore un rêve qu'ils avaient fait.

Quelques-uns poussaient déjà des appels au bas de l'escalier. Puis ils montèrent. Ils ne trouvaient personne. Mais ils étaient confondus par la vue des meubles cossus, des rideaux, des tapis, des garnitures de cheminée. Ils n'avaient jamais rien vu de comparable à ce luxe bourgeois. L'éternelle gaminerie des foules les faisait s'asseoir dans les fauteuils, se rouler sur les lits, toucher à tout.

D'autres les rejoignirent et ceux qui avaient déjà vu les étages continuèrent leurs recherches ailleurs.

Ils pénétrèrent dans le Laboratoire (*Entrée interdite!*) dont le mystère les intriguait spécialement.

Ils touchèrent impunément aux appareils distillatoires en cuivre étincelant qui leur parurent extraordinairement précieux.

Ils voulurent goûter aux essences, aux extraits, à tous les produits inconnus qui servent à la préparation des liqueurs, s'étonnant de leurs saveurs étranges et violentes. Il devait y avoir là des poisons terribles! Ils se méfièrent.

Une énorme futaille dressée sur son chantier avait un robinet. Ils tournèrent la manette : l'alcool coula par terre. Cela allait bien, maintenant, si on pouvait boire au tonneau ! Bonsort se glissa sous le robinet, le prit dans sa bouche et commença à avaler. On l'applaudissait.

Mais il roula les yeux, eut une convulsion et demeura étendu sans mouvement, tandis que le jet continuait à couler sur sa figure bleuie et bouleversée.

On le tira par les jambes, on l'appela, on le souleva. Il demeura inerte. L'alcool absorbé l'avait foudroyé.

Tous imaginèrent aussitôt qu'il était empoisonné. La nouvelle se répandit de proche en proche.

En même temps, ils crurent tout comprendre.

Monsieur, pour se venger des scènes de la veille, leur avait tendu un piège : il s'était sauvé, avec tout son monde ; mais avant de partir, il avait empoisonné ses boissons.

Tous, aussitôt, se crurent perdus. Tous crièrent vengeance...

A cette folle idée du poison, les misérables qui ignoraient encore, malgré toutes les démonstrations de l'expérience, malgré Grillard noyé dans la Brève, malgré Catherine brisée au fond de la carrière, malgré l'atroce et stupide suicide de Mathus, malgré les têtes coupées par Pécot, malgré le monceau de cadavres accumulé par Lerond, malgré le douloureux malaise qui les rongait

tous, que l'alcool est par lui-même un impitoyable poison et que Bonsort, pendant qu'il s'en gorgeait sous leurs yeux, comme une brute, s'était tué aussi sûrement qu'avec de la strychnine ou du vitriol, ne se possédèrent plus.

Toute la folie que l'alcool leur versait depuis si longtemps dans le sang éclata en rage de destruction. Et, au milieu des vociférations, le sac de l'Établissement commença.

Les vitres et les glaces d'abord furent brisées et le grand fracas qu'elles faisaient anima les furieux.

Ils s'amusèrent à faire voler les bouteilles par les vitrines béantes, et bientôt la place se couvrit de tessons tranchants et de spiritueux répandus.

Ils s'en prirent à l'horloge, aux tables, aux étagères.

Ils s'acharnèrent sur le majestueux comptoir un jour porté à sa place avec tant de vénération, par tant de bras complaisants. Et ayant fait jouer une dernière fois à l'orchestron tous les airs de son répertoire, ils l'éventrèrent, lui arrachèrent ses tuyaux, se ruèrent à coup de pied sur sa mécanique qu'ils mirent en morceaux.

Ils avaient forcé les portes de la cave et, y étant descendus, étaient d'abord restés ébahis devant le nombre et la dimension des barriques. Mais songeant qu'elles étaient toutes empoisonnées aussi, sans doute, ils se mirent à les défoncer furieusement.

Les caves en furent inondées; ils avaient de l'alcool jusqu'aux genoux et l'odeur en était si forte

que plusieurs y tombèrent étourdis, et se noyèrent.

D'autres étaient montés dans les appartements et y assouvissaient leur fureur; ils déchiraient les rideaux, déménageaient les meubles par les fenêtres, se délectaient au bruit qu'ils faisaient en les écrasant sur le pavé, se couvraient des vêtements qu'ils trouvaient dans les armoires.

Quelque chose, en tombant, heurta le Diable Vert et l'ébranla. On l'avait oublié dans la bagarre.

— Il faut lui mettre la corde au cou! cria-t-on.

Les pierres et les débris volèrent autour de lui : chacun voulut le lapider. Les coups le déformaient mais il ne tombait pas assez vite. Collet se hissa jusqu'à lui, à la courte-échelle, avec sa masse, et l'attaqua à grands coups. Il se balançait comme un ivrogne. Enfin il se décrocha tout à fait, s'abattit en rendant un bruit semblable à un tonnerre de théâtre. On poussa des hurrahs.

— La corde au cou! la corde au cou!

Bientôt l'idole se balançait, pendue à sa potence crochue comme à un gibet. Et il leur sembla à tous qu'ils venaient d'accomplir un grand acte de justice.

Tout était brisé. La vengeance publique triomphait. Mais des tourbillons de fumée s'élevèrent :

— Le feu ! le feu !

La maison brûlait ; l'incendie avait-il été allumé de parti pris? Avait-il pris dans les caves où des lumières étaient abandonnées au milieu d'un lac d'alcool? Il avait suffi peut-être d'une allumette mal éteinte.

Les flammes montaient avec une rapidité dévorante. Ceux qui étaient dans la maison n'eurent que le temps de sauter par les fenêtres. Quant à ceux qui étaient restés dans les caves, ils grillaient déjà dans un punch comme ils n'en avaient jamais rêvé.

Mais on ne pensait pas à eux. On ne pensait à rien : on était tout au plaisir de voir ce feu de joie qui achevait l'ouvrage de la journée. Il montait à une hauteur prodigieuse et, sur la place même, l'alcool répandu flambait.

Le Diable Vert, suspendu au milieu de la fournaise, noir parmi les flammes rouges, semblait se tordre de douleur. N'était-il pas rendu aux supplices de l'enfer, son séjour naturel? Quand sa corde brûlée se rompit, il tomba dans le brasier de meubles et de boiseries entassé devant la porte, et, le zinc venant à fondre, les flammes devinrent vertes, ce qui fut tout à fait infernal.

Alors, hommes, femmes, enfants, dans une démente de joie, se mirent à danser. La nuit venait et rendait les flammes plus brillantes, le châtiment plus manifeste et plus solennel.

C'était si beau, qu'ils restaient éblouis, indifférents au péril qui maintenant menaçait tout le village. Le feu s'était propagé à la maison communale et à l'église, des tourbillons de fumée s'élevaient des toitures, et les flammèches, lancées en un prodigieux bouquet de feu d'artifice, retombaient sur les alentours.

EDMOND CATTIER



LA DISTILLERIE

DU

DIABLE VERT



J. LEBEGUE & C^{ie} ÉDITEURS
BRUXELLES



LE
CABARET

DU

Diable
Vert

PAR

Edmond CATTIER



ILLUSTRATIONS
DONT
13 PLANCHES HORS TEXTE

d'après les dessins

DE
F. GAILLIARD



PARIS
H. LE SOUDIER

174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. Où il n'est pas encore question du Diable Vert.	I
II. Le père Grillard prophétise	15
III. Où le Diable Vert fait son apparition	21
IV. Le vieux cimetière déménage	29
V. Prochainement, ouverture!	33
VI. La conquête de Thorinnes	43
VII. Le père Grillard s'émancipe	55
VIII. La première victime	61
IX. Le <i>Diable Vert</i> prospère	67
X. Thorinnes prospère aussi	73
XI. Mathus fait le brave	83
XII. Pécot n'aime plus sa machine.	89
XIII. Catherine se console	93
XIV. Lerond se distrait	101
XV. La fin de la belle Catherine	107
XVI. Pécot se venge	113
XVII. Lerond entend des voix.	119
XVIII. La prospérité est à son comble	127
XIX. Le <i>Nouveau Diable Vert</i>	143
